



Lundi 5 décembre 2011

### Critique : Kids (Fabrice Melquiot / Gilles Bouillon)

#### Kids

Texte de Fabrice Melquiot, mise en scène de Gilles Bouillon

Centre dramatique régional de Tours, du 8 au 30 novembre 2011

Théâtre à Châtillon, du 6 au 17 décembre 2011

Des deux côtés de la scène, les murs sont occupés par les *kids*, ces orphelins ayant tout perdu, parents, lieux, enfance, qui se sont regroupés pour survivre et qui trouvent refuge là, sur ces échafaudages ou ces promontoires. Ils s'y perchent à peine, quelques secondes, des moments fugaces où ils semblent considérer avec un peu de distance leur situation, avant de replonger dans la guerre. Certes, la pièce commence le jour de la paix. C'est la fin du siège de Sarajevo, en février 1996. Mais pour les *kids*, la guerre de chaque jour se poursuit. Leur quête semble d'autant plus âpre qu'elle ne finira pas : quête de pain, de savoir, d'amitié, d'amour, d'un sens à donner à la vie ravagée, d'une paix intérieure à jamais enfouie dans les ruines.



On suit ainsi l'évolution dans le temps, à coups de réminiscences successives, de cette jeune troupe composée de huit adolescents entre treize et dix-huit ans, jusqu'au départ du couple des amants qui se décident à franchir le pont mythique séparant l'univers détruit par la guerre de cet Occident où miroite le rêve d'une vie à reconstruire, et à la disparition d'un autre couple, celui que formaient Stipan et son petit frère débile Josip. Si la pièce de Melquiot s'achève sur la très belle image de Stipan pleurant son frère mort et suppliant qu'on lui apprenne comment vivre la douleur de cette séparation, elle ne cède guère pourtant au pathos, à la noirceur ni à la violence brute que pouvait entraîner le sujet abordé. Au contraire, on la reçoit comme une forme de grâce inespérée, venue auréoler la petite bande et la préserver de la laideur du monde.

Comment font-ils, ces êtres jeunes, pour métamorphoser ainsi la scène, chaque scène ? Pour que Refka, la petite pisseuse, devienne l'intercesseur de la troupe auprès de la cohorte des morts ? Pour qu'Admira et Bosko, le « couple de Sarajevo », donne de l'amour l'image aiguë, pauvre et tenace d'un éclat de verre ? Pour que le pire anglais de la mondialisation devienne dans la bouche de ces autodidactes fervents un hymne à la connaissance ? À rebours des enfants que le destin livre à leur barbarie dans le roman de Golding, *Sa majesté des mouches*, ou des enfants mutants, hideuses répliques miniatures des adultes qu'a fait découvrir la dramaturge serbe Biljana Srbljanović dans certaines de ses pièces, les personnages de Melquiot combattent durement pour sauver, non tant leurs corps, que leurs âmes, et la puissance créatrice de l'enfance. Sous la gouverne sage de Sead, la petite communauté réinstaure des rites et des règles dans le chaos, et rachète l'enfer à coups d'objets volés.

C'est toute la réussite de la mise en scène dépouillée de Gilles Bouillon et de l'interprétation nerveuse de ces jeunes acteurs d'avoir précisément dessiné, un par un, ces êtres que menacent l'informe et l'anonymat. La dynamique conférée à l'ensemble par le dispositif scénique de Nathalie Holt, la rythmique des déplacements et l'emboîtement des espaces démultipliés par l'imaginaire des enfants permet de traduire à la fois la fragmentation de ces existences entièrement soumises au hasard, et la légèreté que ces kids continuent d'incarner. Ils opposent le jeu à l'absurdité d'un temps et d'un univers désorientés, redevenant ainsi maîtres du mouvement de bascule qui les fait passer du néant aux scénarios rêvés. Aussi n'oublie-t-on plus l'extraordinaire parade organisée par les enfants, où derrière les chiffons répugnants qui les momifient percent les silhouettes poétiques de chacun d'eux. Sous le regard grave du conteur en deuil qui porte leurs consciences, les adolescents ignorants rendent au théâtre sa puissance oubliée, avec les accessoires du fond de son histoire : une passerelle et une toge sanglante. À voir avec quelle justesse les comédiens se sont emparés de la pièce, on ne peut s'empêcher de songer que c'est leur propre vertige qu'elle leur offre à panser.